

# Réunion des Amours (La), comédie héroïque

**Auteur : Marivaux, Pierre de (1688-1763)**

## Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

31 Fichier(s)

## Informations éditoriales

Localisation du document Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, GD-17116

Entité dépositaire Paris, Bibliothèque de l'Arsenal

Identifiant Ark sur l'auteur <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb119146220>

## Informations sur le document

Genre Théâtre (Comédie héroïque)

Éléments codicologiques In 16.

Date 1741 (date de l'édition)

Langue Français

Lieu de rédaction Paris, Chaubert

## Relations entre les documents

### Collection Réunion des Amours (La)

[Réunion des Amours \(La\), comédie héroïque](#) a pour version clandestine cet ouvrage

[Réunion des Amours \(La\), comédie héroïque en un acte et en prose](#) a pour édition clandestine cet ouvrage

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

# Édition numérique du document

Mentions légales  
Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)  
Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)  
Contributeur(s) Macé, Laurence (édition scientifique)

## Citer cette page

Marivaux, Pierre de (1688-1763), *Réunion des Amours (La), comédie héroïque* 1741  
(date de l'édition)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 23/01/2026 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/161>

Copier

Notice créée le 26/11/2020 Dernière modification le 23/05/2023

---

1/1500

*La Réunion des amours*  
*Comédie héroïque*

A GENÈVE

CHEZ LE ROYER, LIBRAIRE

Marius et Antimachus.	Les deux amoureux.	Marguerite.	Chil. nu.	Le Comte de Biscourbant.	La Fière du Diable.
Les Rivaux d'été-mises.	Don Juan d'Autriche.	La Belle-Sœur.	Enlèvement.	Comité de Biscourbant.	La Classe aux
La Famille Ginet.	L'Indou trouvé.	Celine la Grosse.	Argentine.	Floride la Chouette.	Un Mari, et
Les Héritiers.	Le Facteur.	Mademoiselle Bernier.	L'Amour.	La Mère et la Fille.	Dolbeau.
Jeanne d'Arc.	Miscanthologie et Populaire.	Procope, valet aux	Flavio de Lantier.	La Fille du Tapisier.	Rue de la
Les Meis sans femmes.	Le Châlot.	Madame Gregoire.	Le Père de Famille.	Le Voleur d'Arc.	Les Jarcis
L'Assemblée de la famille.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Mademoiselle Bernier.	Mari en sa Carrière.	Quand on
Mémoires d'un Colonel.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	Le Roi de G
Le Fortin.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	La Nuit au
Les Deux Maris.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	Duchesse et
Le Médiant.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	Yabutin.
La Passion secrète.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	Barzant et
Hubert.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	Les Heres-
Les Deux Usendes.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Isabelle.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Trois Ans.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Le Pêcheur-Clerc.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
La Poupée.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
La Tour de Neule.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Changement d'uniforme.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Une Présentation.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Mme Gibson et Mlle Pochet.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Enfer en Réver.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Les Diavols.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Robert-le-Blanc.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Le Haut et le Dégoutier.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Zampa.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Amel, Pochet et à pied.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Les Projets de mariage.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Un premier Amour.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Napoli, ou Schour.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Amel et Sté-Hélène.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
La Courte-Paille.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
La Hissard de Felsheim.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
1700, ou les 3 Chapeaux.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Hypocrite.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Préjugés et Brancbant.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	
Gustave III.	Le Châlot.	Le Carroussel.	Le Diable.	Le Diable.	

G. D.

17116

LA  
RÉÜNION  
DES  
AMOURS.

COMEDIE HEROIQUE.

NOUVELLE EDITION.

[par Maturus]



A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des  
Augustins, du côté du Pont St. Michel,  
à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XLI.

17116

17116

17116



# ACTEURS.

L'AMOUR.

CUPIDON.

MERCURE.

PLUTUS.

APOLLON.

LA VERITE.

MINERVE.

LA VERTU.



LA RÉÜNION  
DES  
AMOURS,  
COMEDIE HEROIQUE.

---

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR qui entre d'un côté, CUPIDON de l'autre.

CUPIDON *à part.*

QUE vois-je ? Qui est-ce qui a l'audace de porter comme moi un carquois & des flèches ?

L'AMOUR *à part.*

N'est-ce pas là Cupidon, cet usurpateur de mon Empire ?

CUPIDON *à part.*

Ne seroit-ce pas cet Amour Gaulois, ce Dieu de la fade tendresse, qui sort de la retraite obscure où ma victoire l'a condamné ?

L'AMOUR *à part.*

Qu'il est laid ! qu'il a l'air débauché !

CUPIDON *à part.*

Vit-on jamais de figure plus sottre ? Sachons un peu ce que l'on veut faire ici cette ridicule antiquaille. Approchons.

*à l'Amour.*

4 *La Réunion des Amours ;*

Soyez le bien venu , mon Ancien , le Dieu des soupîrs et des , & des tendres langueurs. Je vous salue.

L'AMOUR.

Saluez.

CUPIDON.

Le compliment est sec ; mais jo vous le pardonne. Un Proscrit n'est pas de bonne humeur.

L'AMOUR.

Un Proscrit ? Vous ne devez ma retraite qu'à l'indignation m'a saisie quand j'ai vu que les hommes étoient capables vous souffrir.

CUPIDON.

Male-peste , que cela est beau ! C'est-à-dire , que vous n'avez fui que parce que vous étiez glorieux : & vous êtes un Hérétique.

L'AMOUR.

Je n'ai rien à vous répondre. Allez , nous ne sommes faits pour discourir ensemble.

CUPIDON.

Ne vous fâchez point , mon Confreere. Dans le fonds je ne suis pas méchant. Vous me dites des injures ; mais votre état me désolent. Tenez , je suis le meilleur garçon du monde. ConteZ-moi vos chagrins. Que venez-vous faire ici ? Est-ce que vous vous ennuyez dans votre solitude ? Eh bien , il y a remède à tout. Cherchez-vous de l'emploi ? je vous en donnerai. Je vous donnerai une petite provision de flèches ; car celles que vous avez-là dans votre carquois ne valent plus rien.... Voyez-vous ce dard-là ? Voilà ce qu'il faut. Cela entre dans le cœur , cela le pénètre , cela brûle , cela l'embrase : Il crie , il s'agite , il demande du secours , il ne sçaitroit attendre.

L'AMOUR.

Quelle méprisable espèce de feux !

CUPIDON.

Ils ont pourtant décrié les vôtres. Entre vous & moi , de vieux tems les Amans n'étoient que des benêts ; ils ne sçavoient languir , que faire des hélas ! & conter leurs peines aux échos d'alentour. Oh ! parbleu , ce n'est plus de même. J'ai supplanté les échos , moi. Je blesse , ah ! vite au remède. Où va donc

la cause du mal. Allons, dit-on, je vous aime; voyez ce que vous pouvez faire pour moi, car le tems est cher; il faut expédier les hommes. Mes sujets ne disent point, je me meurs. Il n'y a rien de si vivant qu'eux. Langueurs, timidités, doux martyre, il n'en est plus question. Fadeur, platitude du tems passé que tout cela. Vous ne faisez que des sots, des imbéciles; moi je ne fais que des gens de courage. Je ne les endors pas, je les éveille: ils sont si vifs, qu'ils n'ont pas le loisir d'être tendres; leurs regards sont des desirs: au lieu de soupiter, ils attaquent, ils ne demandent pas d'amour, ils le supposent. Ils ne disent point, faites-moi grâce, ils la prennent. Ils ont du respect, mais ils le perdent. Et voilà celui qu'il faut. En un mot, je n'ai point d'esclaves, je n'ai que des soldats. Allons, déterminez-vous. J'ai besoin de commis; voulez-vous être le mien? sur le champ je vous donne de l'emploi.

L'AMOUR.

Ne rougissez-vous point du récit que vous venez de faire?  
Quel oubli de la Vertu!

CUPIDON.

Eh bien? Quoi, la Vertu! que voulez-vous dire? Elle a sa charge, & moi la mienne; elle est faite pour régir l'Univers, & moi pour l'entretenir. Déterminez-vous, vous dis-je; mais je ne vous prends qu'à condition que vous quitterez je ne sçai quel air de dupe que vous avez sur la physionomie. Je ne veux point de cela; allons, mon Lieutenant, alerte, un peu de murinerie dans les yeux; les vôtres prêchent la résistance; Est-ce là la contenance d'un vainqueur? Avec un amour aussi poltron que vous, il faudroit qu'un Tendron fit tous les frais de la défaite. Eh! éviteriez-vous... *Il tire une de ses flèches.* Je suis d'avis de vous égayer le cœur d'une de mes flèches pour vous ôter cet air timide & langoureux. Gare que je vous rende aussi fol que moi.

L'AMOUR, *tirant aussi une de ses flèches.*

Et moi, si vous tirez, je vous rendrai sage.

CUPIDON.

Non pas, s'il vous plaît, J'y perdrais, & vous y gagneriez.

L'AMOUR.

Allez, petit libertin que vous êtes, votre audace ne m'offense point, & votre Empire touche peut-être à sa fin. Jupiter aujourd'hui

d'hui fait assembler tous les Dieux, il veut que chacun d'eux fasse un don au Fils d'un grand Roi qu'il aime. Je suis invité à l'Assemblée. Tremblez des suites que peut avoir cette aventure.

## SCENE II.

CUPIDON *seul.*

**C**omment donc ? Il dit vrai. Tous les Dieux ont reçu ordre de se rendre ici ; il n'y a que moi qu'on n'a point averti, & j'ai crû que ce n'étoit qu'un oubli de la part de Mercure. Le voici qui vient ; voyons ce que cela signifie.

## SCENE III.

CUPIDON, MERCURE, PLUTUS.

MERCURE.

**A**h ! vous voilà, Seigneur Cupidon. Je suis votre serviteur.

PLUTUS.

Bon jour, mon ami.

CUPIDON.

Bon jour, Plutus. Seigneur Mercure, il y a aujourd'hui Assemblée générale ; & c'est vous qui avez averti tous les Dieux de la part de Jupiter de se trouver ici.

MERCURE.

Il est vrai.

CUPIDON.

Pourquoi donc n'ai-je rien sçu de cela, moi ? Est-ce que je ne fais pas une Divinité assez considérable ?

MERCURE.

Eh ! où vouliez-vous que je vous prisse ? Vous êtes un coureur qu'on ne sçauroit attraper.

CUPIDON.

Vous biaisez, Mercure ; Parlez-moi franchement. Etois-je sur votre liste ?

*Comédie Héroïque.*

7

MERCURE.

Ma foi non. J'avois ordre exprès de vous oublier tout net.

CUPIDON.

Moi ! Et de qui l'aviez-vous reçu ?

MERCURE.

De Minerve, à qui Jupiter a donné la direction de l'Assemblée.

PLUTUS.

Oh ! de Minerve, la Déesse de la Sagesse ? Ce n'est pas là un grand malheur. Tu sçais bien qu'elle ne nous aime pas ; mais elle a beau faire, nous avons un peu plus de crédit qu'elle. Nous rendons les gens heureux, nous, morbleu, & elle ne les rend que raisonnables ; aussi n'a-t'elle pas la presse ?

CUPIDON.

Aparemment que c'est elle qui vous a aussi chargé du soin d'aller chercher le Dieu de la tendresse, lui dont on ne se ressouvenoit plus.

MERCURE.

Vous l'avez dit, & ma commission portoit même de lui faire de grands complimens.

CUPIDON riant.

La belle Ambassade !

PLUTUS.

Va, va, mon ami, laisse-le venir, ce Dieu de la tendresse ; quand on le rétablirait, il ne feroit pas grande besogne. On n'est plus dans le goût de l' amoureux martyr. On ne l'a retenu que dans les chansons. Le métier de cruelle est tombé ; ne t'embarasse pas de ton Rival, je ne veux que de l'or pour le battre, moi.

CUPIDON.

Je le crois ; mais je suis piqué. Il me prend envie de vider mon carquois sur tous les cœurs de l'Olimpe.

MERCURE.

Point d'étonderie ; Jupiter est le maître : on pourroit bien vous casser ; car on n'est pas trop content de vous.

CUPIDON.

Eh ! de quoi peut-on se plaindre, je vous prie ?

MERCURE.

Oh ! de tant de choses ; par exemple, il n'y a plus de tran-

quillité dans le mariage ; vous ne sçauriez laisser la tête des maris en repos, vous mettez toujours après leurs femmes quelque Chasseur qui les attrape.

CUPIDON.

Et moi, je vous dis que mes Chasseurs ne poursuivent que ce qui se présente.

PLUTUS.

C'est-à-dire, que les femmes sont bien aises d'être couruës.

CUPIDON.

Voilà ce que c'est. La plupart sont des coquettes qui en demeurent là, ou bien qui ne se retirent que pour agacer, qui n'oublient rien pour exciter l'envie du Chasseur, qui lui disent, mirez-moi. On les mire, on les blesse, & elles se rendent. Est-ce ma faute ? Parbleu non ; la coquetterie les a déjà bien étourdies, avant qu'on les tire.

MERCURE.

Vous direz ce qu'il vous plaira. Ce n'est point à moi à vous donner des leçons ; mais prenez-y garde. Ce sont les hommes, ce sont les femmes qui crient, qui disent que c'est vous qui passez les Contrats de la moitié des mariages. Après cela, ce sont des vieillards que vous donnez à expédier à de jeunes épouses, qui ne les prennent vivans que pour les avoir morts, & qui au déclinement des héritiers ont tout le profit des funérailles. Ce sont de vieilles femmes dont vous vuidez le coffre pour l'achat d'un mari fainéant qu'on ne sçauroit ni troquer, ni revendre. Ce sont des malices qui ne finissent point, sans compter votre libertinage ; car Bacchus, dit-on, vous fait faire tout ce qu'il veut ; Plutus avec son or dispose de votre carquois, pourvu qu'il vous donne, toute votre artillerie est à son service, & cela n'est pas joli ; ainsi tenez-vous en repos, & changez de conduite.

CUPIDON.

Puisque vous m'exhortez à changer, vous avez donc envie de vous retirer, Seigneur Mercure ?

MERCURE.

Laissons-là cette mauvaise plaisanterie.

PLUTUS.

Quant à moi, je n'ai que faire d'être dans le caquets. Tout ce que je prends de lui, je l'achette ; je marchande, nous con-

venon

*Comédie Héroïque.*

9

venons & je paye : Voilà toute la finelle que j'y sçache.

CUPIDON.

Celui-là est comique. Se plaindre de ce que j'aime la bonne chère & l'aisance, moi qui suis l'Amour ! A quoi donc voulez-vous que je m'occupe ? A des Traités de Morale ? Oubliez-vous que c'est moi qui mets tout en mouvement, que c'est moi qui donne la vie, qu'il faut dans ma charge un fond inépuisable de bonne humeur, & que je dois être à moi seul plus semillant, plus vivant que tous les Dieux ensemble ?

MERCURE.

Ce sont vos affaires. Mais je pense que voici Apollon qui vient à nous.

PLUTUS.

Adieu donc, je m'en vais. Le Dieu du bel-esprit & moi, ne nous amusons pas extrêmement ensemble. Jusqu'au revoir, Cupidon.

CUPIDON.

Adieu, adieu, je vous rejoindrai.

---

SCENE IV.

CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

U'avez - vous, Seigneur Apollon ? Vous avez l'air somnolent.

APOLLON.

Le retour du Dieu de la tendresse me fâche. Je n'aime pas les Propositions où je vois que Minerve est pour lui. Je vous apprendrai bien vite qu'elle va bien-tôt l'amener ici, Cupidon.

CUPIDON.

Et que veut-elle en faire ?

APOLLON.

Je vous entends raisonner tous les deux sur la nature de vos dons, pour juger lequel de vos dons on doit préférer dans cette occasion ; & c'est de quoi même je suis chargé de vous informer.

CUPIDON.

Tant mieux, morbleu, tant mieux ; cela me divertira. Adieu.

8

10 *La Réunion des Amours ,*  
lez , il n'y a rien à craindre ; mon Confrere ne plaide pas mieux  
qu'il blesse.

MERCURE.

Croyez-moi pourtant , allez vous préparer pendant quelques  
momens.

CUPIDON.

C'est parbleu bien dit , je vais me recueillir chez Bacchus ; il  
y a du vin de Champagne qui est d'une éloquence admirable ; j'y  
trouverai mon Plaidoyer tout fait. Adieu , mes amis , tenez-moi  
des lauriers tous prêts.

---

## SCENE V.

MERCURE , APOLLON.

APOLLON.

**I**L a beau dire , le vent du Bureau n'est pas pour lui , & je  
désire du succès.

MERCURE.

Eh bien , que vous importe à vous ? Quand son Rival revie  
droit à la mode , vous n'en inspireriez pas moins ceux qui cha  
teront leurs maîtresses.

APOLLON.

Eh ! morbleu , cela est bien différent ; les chansons ne sero  
plus si jolies. On ne chantera plus que des sentimens. Cela  
bien plat.

MERCURE.

Bien plat ! Que voulez-vous donc qu'on chante ?

APOLLON.

Ce que je veux ? Est-ce qu'il faut un commentaire à Mer  
re ? Une caresse , une vivacité , un transport , quelque per  
action.

MERCURE.

Ah ! vous avez raison , je n'y songeois pas ; cela fait un  
bien plus piquant , plus animé.

APOLLON.

Sans comparaison , & un sujet bien plus à la portée d'  
senti. Tout le monde est au fait d'une action.

*Comédie Héroïque.*

11

MERCURE.

Où , tout le monde gesticule.

APOLLON.

Et tout le monde ne sent pas. Il y a des cœurs matériels qui entendent un sentiment , que lors qu'il est mis sur un canevas en intelligible.

MERCURE.

On ne leur explique l'ame , qu'à la faveur du corps.

APOLLON.

Vous y êtes ; & il faut avouer que la Poësie galante a bien de prise en pareil cas. Aujourd'hui quand j'inspire un couplet chanson , ou quelques autres vers , j'ai mes enudées franches , suis à mon aise. C'est Philis qu'on attrague , qui combat , qui défend mal ; c'est un beau bras qu'on saisir ; c'est une main on adore & qu'on baise ; c'est Philis qui se lâche. On se jette à ses genoux, elle s'attendrit, elle s'apaise , un soupir lui échappe : Ah ! Sylvandre : Ah ! Philis : levez-vous, je le veux. Quoi ! elle , mes transports . . . . Finissez. Je ne puis ; laissez-moi : regards , des ardeurs , des douceurs ; cela est charmant. Prenez-vous la gayeté , la commodité de ces objets-là ? J'inspire dessus en me jouant. Aussi n'a-t-on jamais vu tant de Poëtes.

MERCURE.

Et dont la Poësie ne vous coûte rien. Ce sont les Philis qui font tous les frais.

APOLLON.

Sans doute. Au lieu que si la tendresse alloit être à la mode , au les bras , adieu les mains ; les Philis n'auroient plus de cela.

MERCURE.

Elles n'en seroient que plus aimables , & sans doute plus aimables. Mais laissez-moi recevoir la Vérité qui arrive.

---

SCENE VI.

MERCURE, APOLLON, LA VERITE.

MERCURE.

est tems de venir , Déesse ; l'Assemblée va se tenir bien.

LA VERITE'.

J'arrive. Je me suis seulement amusée un instant à parler Minerve, sur le choix qu'elle a fait de certains Dieux, pour la cérémonie dont il est question.

APOLLON.

Peut-on vous demander de qui vous parliez, Déesse ?

LA VERITE'.

De qui ? de vous.

APOLLON.

Cela est net. Et qu'en disiez-vous donc ?

LA VERITE'.

Je disois . . . . Mais vous êtes bien hardi d'interroger la Vérité. Vous y tenez-vous ?

APOLLON.

Je ne crains rien. Poursuivez.

MERCURE.

Courage.

APOLLON.

Que disiez-vous de moi ?

LA VERITE'.

Du bien & du mal ; beaucoup plus de mal que de bien. Continuez de m'interroger. Il ne vous en coûtera pas plus de savoir le reste.

APOLLON.

Eh ! quel mal y a-t'il à dire d'un Dieu qui peut faire le dieu de l'Eloquence, & de l'amour des beaux Arts ?

LA VERITE'.

Oh ! vos dons sont excellens ; j'en disois du bien ; mais vous ne leur ressemblez pas.

APOLLON.

Pourquoi ?

LA VERITE'.

C'est que vous flattez, que vous mentez, & que vous êtes corrupteur des âmes humaines.

APOLLON.

Doucement, s'il vous plaît ; comme vous y allez !

LA VERITE'.

En un mot, un vrai Charlatan,

APOLLON.

Arrêtez, car je me fâcherois.

MERCURE.

Laissez-la achever; ce qu'elle dit est amusant.

APOLLON.

Il ne m'amuse point du tout, moi. Qu'est-ce que cela signifie? En quoi donc méritai-je tous ces noms-là?

LA VERITE'.

Vous rougissez; mais ce n'est pas de vos vices; ce n'est que du reproche que je vous en fais.

MERCURE à Apollon.

N'admirez-vous point son discernement?

APOLLON.

Déesse, vous me poussez à bout.

LA VERITE'.

Je vous défuis. Vengez-vous en vous corrigeant.

APOLLON.

Eh! de quoi me corriger?

LA VERITE'.

Du métier vénal & mercenaire que vous faites. Tenez, de toutes les eaux de votre Hypocrène, de votre Parnasse, & de votre Bel-esprit, je n'en donnerois pas un fétu, non plus que de vos neuf Muses, qu'on appelle les chastes Sœurs, & qui ne sont que neuf vieilles friponnes, que vous n'employez qu'à faire du mal. Si vous êtes le Dieu de l'Eloquence, de la Poésie, du Bel-esprit, soutenez donc ces grands Attributs avec quelque dignité. Car enfin, n'est-ce pas vous qui dictiez tous les éloges flatteurs qui se débitent? Vous êtes si accoutumé à mentir, que lorsque vous louez la vertu, vous n'avez plus d'esprit, vous ne savez plus où vous en êtes.

MERCURE.

Elle n'a pas tout le tort. J'ai remarqué que la fiction vous réussit mieux que le reste.

LA VERITE'.

Je vous dis qu'il n'y a rien de si plat que lui quand il ne ment pas. On est toujours mal loué de lui, dès qu'on mérite de l'être. Mais dans le fabuleux, oh! il triomphe. Il vous fait un monceau de toutes les vertus, & puis vous les jette à la tête: Tiens,

prends , enivre-toi d'impertinences & de chimères,

APOLLON.

Mais enfin . . . .

LA VERITE'.

Mais enfin , tant qu'il vous plaira. Vos Epitres dédicatoires, par exemple ?

MERCURE.

Oh ! faites-lui grace là-dessus. On ne les lit point.

LA VERITE'.

Dans le grand nombre , il y en a quelques-unes que j'approuve. Quand j'ouvre un Livre, & que je vois le nom d'une vertueuse Personne à la tête , je m'en réjouis ; mais j'en ouvre un autre , il s'adresse à une Personne admirable ; j'en ouvre cent , j'en ouvre mille ; tout est dédié à des prodiges de vertu & de mérite. Et où se tiennent donc tous ces prodiges ? Où sont-ils ? Comment se fait-il que les personnes vraiment louables soient si rares , & que les Epitres dédicatoires soient si communes ? Il me les faut pourtant en nombre égal, ou bien vous n'êtes pas un Dieu d'honneur. En un mot , il y a mille Epitres où vous vous écriez : » Que » votre modestie se rassure , Monseigneur. « Il me faut donc mille Monseigneurs modestes. Oh ! de bonne foi , me les fournirez-vous ? Concluez.

APOLLON.

Mais , Mercure , approuvez-vous tout ce qu'elle me dit là ?

MERCURE.

Moi ? Je ne vous trouve pas si coupable qu'elle le croit. On ne sent point qu'on est menteur, quand on a l'habitude de l'être.

APOLLON.

La réponse est consolante.

LA VERITE'.

En un mot , vous masquez tout , & ce qu'il y a de plaisant , c'est que ceux que vous travestissez prennent le masque que vous leur donnez pour leur visage. Je connois une très-laide femme que vous avez appellée charmante Iris. La folle n'en veut rien rabattre. Son miroir n'y gagne rien ; elle n'y voit plus qu'Iris. C'est sur ce pied-là qu'elle se montre ; & la charmante Iris est une Guenon qui vous feroit peur. Je vous pardonnerois tout cela cependant , si vos flatteries n'attaquoient pas jusqu'aux Princes ;

mais pour cet article-là, je le trouve affreux,

MERCURE.

Malepeste ! c'est l'article de tout le monde,

APOLLON.

Quoi ! dire la vérité aux Princes ?

LA VERITÉ.

Le plus grand des Mortels, c'est le Prince qui l'aime, & qui cherche. Je mets presque à côté de lui le sujet vertueux qui ose lui dire. Et le plus heureux de tous les peuples est celui chez j'ai ce Prince & ce sujet se rencontrent ensemble.

APOLLON.

Je l'avoué, il me semble que vous avez raison.

LA VERITÉ.

Au reste, Apollon, tout ce que je vous dis-là ne signifie pas même je vous craigne. Vous sçavez aujourd'hui de quel Prince il est question. Faites tout ce qu'il vous plaira, la sagesse & moi nous accomplirons son ame d'un si grand amour pour les vertus, que vos honneurs seront réduits à parler de lui comme j'en parlerai moi-même. Adieu.

APOLLON.

C'en est fait, je me rends, Déesse, & je me raccommode avec vous. Allons, je vous consacre mes veilles. Vous fournirez les éloges au Prince, & je me charge du soin de les célébrer.

## SCENE VII.

MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

Seigneur Apollon, je vous félicite de vos louables dispositions. Ce que c'est que les gens d'esprit ! Tôt ou tard ils deviennent honnêtes gens.

APOLLON.

Voilà ce qui fait qu'on ne doit pas désespérer de vous, Seigneur Mercure.

## SCENE VIII.

CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

CUPIDON.

**G** Are, gare, Messieurs; voici Minerve qui se rend ici avec mon Rival.

MERCURE.

Eh bien, nous ne serons pas de trop; je serai bien aise d'être présent.

APOLLON.

Vous n'auriez pas mal fait de me communiquer ce que vous avez à dire. J'aurois pu vous fournir quelque chose de bon; mais vous ne consultez personne.

CUPIDON.

Mons de la Poésie, vous me manquez de respect.

APOLLON.

Pourquoi donc ?

CUPIDON.

Vous croyez avoir autant d'esprit que moi, je pense ?

MERCURE rit.

Hé, hé, hé, hé.

APOLLON.

Je sçai pourtant persuader la raison même.

CUPIDON.

Et moi, je la fais taire. Taisez-vous aussi.

## SCENE XI.

MINERVE, L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

MINERVE.

**V**ous sçavez, Cupidon, de quel emploi Jupiter m'a chargée. Peut-être vous plaindrez-vous du secret que je vous ai fait de notre assemblée; mais je croyois vos feux trop vifs. Quoiqu'il en soit, nous ne voulons point que le Prince ait une ame insensible.

Comédie Héroïque.

17

L'un de vous deux doit avoir quelque droit sur son cœur ;  
sa raison doit primer sur tout ; & vous êtes accusé de ne la  
sager guère.

CUPIDON.

Oui-dà, je l'étoirdis quelquefois. Il y a des moments difficiles  
à passer avec moi, mais cela ne dure pas.

APOLLON.

Quand on aime, il faut bien qu'il y paroisse.

MERCURE.

Tenez, dans la théorie le Dieu de la tendresse l'empêche ;  
j'aime mieux la pratique, à lui.

MINERVE.

Messieurs, ne soyez que spectateurs.

MERCURE.

Je ne dis plus mot.

APOLLON.

Pour moi, serviteur au silence. Je sors.

MINERVE.

Vous me faites plaisir.

S C E N E X.

MINERVE, L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE.

MINERVE.

Lions, Cupidon, je vous écouterai malgré les défauts  
qu'on vous reproche.

CUPIDON.

Mais qu'est-ce que c'est que ces défauts ? Où cela va-t'il ?  
dit que je suis un peu libertin ; mais on n'a jamais dit que  
sois un benêt.

L'AMOUR.

Eh ! de qui l'a-t-on dit ?

CUPIDON.

A votre place, je ne ferois point cette question-là.

MINERVE.

Il ne s'agit point de cela. Terminons. Je ne suis venue ici qu'à  
vous écouter. Voyons à l'Amour.

6

Vous êtes l'ancien, vous ; parlez le premier.

*L'AMOUR touffe & crache.*

Sage Minerve, vous, devant qui je m'estime heureux de  
glamer mes droits . . .

*CUPIDON.*

Je défends les coups d'encensoir.

*MINERVE.*

Retranchez l'encens.

*L'AMOUR.*

Je croirois manquer de respect, & faire outrage à vos lumi-  
res, si je vous soupçonnois capable d'hésiter entre lui & moi.

*CUPIDON.*

La Cour remarquera qu'il la flatte.

*MINERVE à Cupidon.*

Laissez-le donc dire.

*CUPIDON.*

Je ne parle pas, je ne fais qu'apostiller son exorde.

*L'AMOUR.*

Ah ! c'en est trop. Votre audace m'irrite, & me fait sortir  
la modération que je voulois garder. Qui êtes-vous pour oser  
disputer quelque chose ? Vous qui n'avez pour attribut que le va-  
digne héritage d'une origine aussi impure que la votre ? Divi-  
scandaleuse, dont le culte est un crime, à qui la seule corruption  
des hommes a dressé des Autels ? Vous, à qui les devoirs les plus  
sacrés servent de victimes ? Vous, qu'on ne peut honorer qu'  
immolant la vertu ? Funeste auteur des plus honteuses séductions  
des hommes, qui, pour récompense à ceux qui vous suivent,  
leur laissez que le déshonneur, le repentir & la misère en pa-  
tage : Osez-vous vous comparer à moi, au Dieu de la plus noble  
de la plus estimable, de la plus tendre des passions, & j'ose  
de la plus féconde en Héros ?

*CUPIDON.*

Bon, des Héros ! Nous voilà bien riches ! Est-ce que  
croyez que la terre ne se passera pas bien de ces Messieurs.  
Allez, ils sont plus curieux à voir que nécessaires ; leur gloire  
trop d'attirail. Si l'on rabattoit tous les frais qu'il en coûte pour  
les avoir, on verroit qu'on les achette plus qu'ils ne valent.  
est bien dupe de les admirer, puisqu'on en paye la façon. Il

*Comédie Héroïque.*

19

les hommes vivent un peu plus bourgeoisement les uns  
que les autres, pour être en repos. Vos Héros sortent du niveau,  
font que du tintamarre. Pou: suivez.

MINERVE.

laissons-là les Héros. Il est beau de l'être; mais la raison  
mire que les sages.

CUPIDON.

Où ! de ceux-là, il n'en a jamais fait, ni moi non plus.

L'AMOUR.

Je vous en prie, écoutez-moi, Déesse. Qu'est-ce que c'étoit autre-  
fois que l'envie de plaire ? Je vous en atteste vous-même. Qu'est-  
ce que c'étoit que l'amour ? Je l'appellois tout-à-l'heure une pas-  
sion. C'étoit une vertu, Déesse; c'étoit du moins l'origine de  
toutes les vertus ensemble. La nature me présentait des hommes  
séroces : je les polissois ; des féroces, je les humanisois ; des  
lâches, dont je ressuscitois les talens ensevelis dans l'oisiveté &  
la paresse. Avec moi, le méchant rougissoit de l'être. L'es-  
poir de plaire, l'impossibilité d'y arriver autrement que par la  
vertu, forçoient son ame à devenir estimable. De mon tems, la  
plus estimable des graces.

CUPIDON.

Oh bien ! il ne faut pas faire tant de bruit ; c'est encore de mè-  
me. Je n'en connois point de si piquante, moi, que la pudeur.  
L'Amour, & mes sujets aussi. Ils la trouvent si charmante,  
la poursuivent par tout où ils la trouvent. Mais je m'appelle  
Cupidon ; mon métier n'est pas d'avoir soin d'elle. Il y a le res-  
pect, la sagesse, l'honneur, qui sont commis à sa garde. Voilà  
les officiers, c'est à eux à la défendre du danger qu'elle court ;  
le danger c'est moi. Je suis fait pour être, ou son vainqueur,  
ou son vaincu. Nous ne sçavons vivre autrement ensemble ; &  
qui pour. Quand je la bats, elle me le pardonne ; quand  
je ne la bats pas, je ne l'en estime pas moins, & elle ne m'en hait pas  
moins. Chaque chose a son contraire ; je suis le sien. C'est  
la bataille des contraires que tout roule dans la nature. Vous  
ne pouvez pas cela, vous ; vous n'êtes point Philosophe.

L'AMOUR.

Je vous prie, Déesse, sur ce qu'il vient d'avouer lui-même.  
Est-il pas condamnable ? Quelle différence des Amans de mon

sems au bien ! Que de décence dans les sentimens des miens !  
Que de dignité dans les transports même !

CUPIDON.

De la dignité dans l'amour ! De la décence pour la durée du monde ! Voilà des agrémens d'une grande ressource. Il ne s'en plus ce qu'il dit. Minerve, toute la nature est intéressée à ce que vous renvoyez ce vieux garçon-là. Il va l'appauvrir à un point, qu'il n'y aura plus que des déserts. Vivra-t-elle de soupirs ? Il n'a que cela vaillant. Autant en emporte le vent ; & rien ne reste que des Romans de douze Tomes. Encore à la fin, n'y aura-t-il personne pour les lire ? Prenez garde à ce que vous allez faire,

L'AMOUR.

Juste Ciel ! faut-il ? . . .

CUPIDON.

Bon, des apostrophes au Ciel ! Voilà encore de son jargon. Eh ! morbleu, qu'il s'en aille. Tenez, mon ami, je veux bien encore vous parler raison. Vous me reprochez ma naissance, parce qu'elle n'est pas méthodique, & qu'il y manque une petite formalité, n'est-ce pas ? Eh bien, mon enfant, c'est en quoi elle est excellente, admirable, & vous n'y entendez rien.

MERCURE.

Ceci est nouveau.

CUPIDON.

Doucement, La nature avoit besoin d'un Amour, n'est-il pas vrai ? Comment falloit-il qu'il fût, à votre avis ? Un conteur de fades sornettes ? Un trembleur qui a toujours peur d'offenser, qui n'eût fait dire aux femmes, que, ma gloire ! & aux hommes, que, vos divins apas ! Non, cela ne valoit rien. C'étoit un câpiégle tel que moi qu'il falloit à la nature ; un étourdi sans souci, plus vif que délicat, qui mit toute sa noblesse à tout prendre, & à ne rien laisser. Et cet enfant-là, je vous prie, y avoit-il rien de plus sage que de lui donner pour père & pour mère des pères joyeux, qui le fissent naître sans cérémonie dans le sein de la joie. Il ne falloit que le sens commun pour sentir cela. Mais, diriez-vous, vous êtes le Dieu du vice ? Cela n'est pas vrai. Je donne de l'amour, voilà tout : le reste vient du cœur des hommes. Les uns y perdent, les autres y gagnent ; je ne m'en embarrasse pas. J'allume le feu ; c'est à la raison à le conduire ; & je m'en tiens.

mon métier de Distributeur de flâmes au profit de l'Univers. En voilà assez : croyez-moi : retirez-vous. C'est l'avis de Minerve.

MINERVE.

Je suspens encore mon jugement entre vous deux. Voici la Vertu qui entre ; Je ne prononcerai que lorsqu'elle m'aura donné son avis.

## SCENE XI.

LA VERTU, *Les Acteurs précédents.*

MINERVE.

Venez Déesse ; nous avons besoin de vous ici. Vous sçavez les motifs de notre assemblée. Il s'agit à présent de sçavoir lequel de ces deux amours nous devons retenir pour nos desseins. Je viens d'entendre leurs raisons ; mais je ne déciderai la chose qu'après que vous l'aurez examinée vous même. Que chacun d'eux vous fasse sa déclaration. Vous me direz après, laquelle vous aura paru du caractère le plus estimable ; & je jugerai par là lequel de leurs Dons peut entraîner le moins d'inconveniens dans l'ame du Prince. Adieu, je vous laisse ; & vous me ferez votre rapport

## SCENE XII.

L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE, LA VERTU.

MERCURE.

L'Expédient est très-bon.

CUPIDON.

Dites-moi, Déesse, ne vaudroit-il pas mieux que nous vous tirassions chacun un petit coup de dard ? Vous jugeriez mieux de ce que nous valons par nos coups.

LA VERTU.

Cela seroit inutile. Je suis invulnérable. Et d'ailleurs, je veux vous écouter de sens froid, sans le secours d'aucune impression étrangère.

MERCURE.

C'est bien dit, point de prévention.

L'AMOUR.

Il est bien humiliant pour moi de me voir tant de fois réduit à lutter contre lui.

CUPIDON.

Mon ancien recule ici : Ses flammes héroïques ont peur de mon feu bourgeois. C'est le brodequin qui épouvante le cothurne.

L'AMOUR.

Je pourrais avoir peur, si nous avions pour Juge une ame commune; mais avec la Vertu je n'ai rien à craindre.

CUPIDON.

Il fait toujours des exordes. Il a pillé celui-ci dans Cléopâtre.

LA VERTU.

Qu'importe ? Allons, je vous entends.

MERCURE.

Le pas est réglé entre vous. C'est à l'Amour à commencer.

CUPIDON.

Sans doute. Il est la Tragedie, lui. Moi, je ne suis que la petite Pièce. Qu'il vous glace d'abord, je vous réchaufferai après.

*Mercury & la Vérité sourient.*

L'AMOUR.

Quoi ! met-il déjà les rieurs de son côté ?

LA VERTU.

Laissez-le dire. Commencez, je vous écoute.

MERCURE.

Motus.

*L'AMOUR s'écarte, & fait la révérence en abordant la Vertu.*

Permettez-moi, Madame, de vous demander un moment d'entretien. Jusqu'ici mon respect a réduit mes sentimens à se taire.

CUPIDON *baaille.*

Ha, ha, ha.

L'AMOUR.

Ne m'interrompez donc pas.

CUPIDON.

Je vous demande pardon ; mais je suis l'Amour ; &amp; le respect

m'a toujours fait bailler. N'y prenez pas garde.

MERCURE.

Ce début me paroît froid.

LA VERTU à l'Amour.

Recommencez.

L'AMOUR.

Je vous disois, Madame, que mon respect a réduit mes sentimens à se taire. Ils n'ont osé se produire que dans mes timides regards; mais il n'est plus tems de seindre, ni de vous dérober votre victime. Je sçai tout ce que je risque à vous déclarer ma flamme. Vos rigueurs vont punir mon audace. Vous allez accabler un téméraire; mais, Madame, au milieu du courroux qui va vous saisir, souvenez-vous du moins que ma témérité n'a jamais passé jusqu'à l'esperance, & que ma respectueuse ardeur...

CUPIDON.

Encore du respect! Voilà mes vapeurs qui me reprennent.

MERCURE.

Et les voilà qui me gagnent aussi, moi.

L'AMOUR.

Déesse, rendez-moi justice. Vous sentez bien qu'on m'arrête au milieu d'une période assez touchante, & qui avoit quelque dignité.

LA VERTU.

Voilà qui est bien. Votre langage est décent; il n'étourdit point la raison. On a le tems de se reconnoître; & j'en rendrai bon compte.

MERCURE.

Cela fait une belle pièce d'Eloquence. On diroit d'une harangue.

CUPIDON.

Oui-dà; cette flamme, avec les rigueurs de Madame, la témérité qu'on accable, à cause de cette audace qui met en courroux, en dépit de l'esperance qu'on n'a point, avec cette victime qui vient brocher sur le tout. Cela est très-beau; très-touchant assurément.

L'AMOUR à Cupidon.

Ce n'est pas votre sentiment qu'on demande. Voulez-vous que je continue, Déesse?

LA VERTU.

Ce n'est pas la peine. En voilà assez. Je vois bien ce que vous

24 *La Réunion des Amours ;*  
sçavez faire. A vous, Cupidon.

MERCURE.

Voyons.

CUPIDON.

Non, Déesse adorable ne m'exposez point à vous dire que je vous aime. Vous regardez ceci comme une feinte ; mais vous êtes trop aimable, & mon cœur pourroit s'y méprendre. Je vous dis la vérité ; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me touchez. Je me connois en charmes. Ni sur la terre, ni dans les Cieux, je ne vois rien qui ne le cede aux vôtres. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de me jeter à vos genoux ? Quelles délices pour moi d'aimer la Vertu, si je pouvois être aimé d'elle ? Eh ! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ? Que veut dire ce penchant qui me porte à vous, s'il n'annonce pas que vous y serez sensible ? Je sens que tout mon cœur vous est dû. N'avez-vous pas quelque répugnance à me refuser le votre ? Aimable Vertu, me fuirez-vous toujours ? regardez-moi. Vous ne me connoissez pas. C'est l'Amour à vos genoux qui vous parle. Essayez de le voir. Il est soumis : Il ne veut que vous flechir. Je vous aime, je vous le dis, vous m'entendez, mais vos yeux ne me rassurent pas. Un regard achèveroit mon bonheur. Un regard ? Ah ! quel plaisir, vous me l'accordez. Chère main que j'idolâtre, recevez mes transports. Voici le plus heureux instant qui me soit échu en partage.

LA VERTU, *soupirant.*

Ah ! finissez, Cupidon ; je vous défends de parler davantage !

L'AMOUR.

Quoi ! la vertu se laisse baiser la main ?

LA VERTU.

Il va si vite, que je ne la lui ai pas vû prendre.

MERCURE.

Ce fripon-là m'a attendri aussi.

CUPIDON.

Déesse, pour m'expliquer comme lui, vous plaît-il d'écouter encore deux ou trois petites Périodes de conséquence ?

LA VERTU.

Quoi, voulez-vous continuer ? Adieu ;

CUPIDON.

CUPIDON.

Mais vous vous en allez, & ne décidez rien.

LA VERTU.

Je me salue, & vais faire mon rapport à Minerve.

L'AMOUR.

Adieu, Mercure, je vous quitte, & je vais la suivre.

CUPIDON riant.

Allez, allez lui servir d'antidote.

---

SCENE XIII.

MERCURE, CUPIDON.

CUPIDON riant.

**H**A, ha, ha, ha. La Vertu se laissoit aprivoiser. Je la re-  
nois déjà par la main, route vertu qu'elle est ; & si elle  
me donnoit encore un quart d'heure d'audience, je vous la gas-  
tantirois mal nommée.

MERCURE.

Où ; mais la vertu est sage, & vous fuit.

CUPIDON.

La belle ressource !

MERCURE.

Il n'y en a point d'autre avec un fripon comme vous.

CUPIDON.

Qu'est-ce donc, Seigneur Mercure ? Vous me donnez des épi-  
thètes ? Vous vous familiarisez, petit Commensal ?

MERCURE.

Quoi ! vous vous fâchez ?

CUPIDON.

Oh ! que non. Nous ne pouvons nous passer l'un de l'autre.  
Mais qu'en dites-vous ? Le Dieu de la Tendresse n'a pas beau-  
coup brillé, ce me semble ?

MERCURE.

Vous êtes un étourdi. Vous ne l'avez que trop battu ; & je  
crains que vous n'ayez paru trop fort. Comment donc vous égra-  
tignez en jouant jusqu'à la Vertu même ? Oh ! on ne vous choi-  
sira pas pour la cérémonie présente. Vous êtes trop remuant.

D

Vous mettriez la Ville & la Cour sur un joli ton. J'entends quelqu'un. Je suis sûr que c'est Minerve qui va venir vous donner votre congé. C'est elle-même.

---

S C E N E XIV. & dernière.

*Tous les Acteurs de la Pièce.*

MINERVE.

Cupidon, la Vertu décidoit contre vous ; & moi-même j'allois être de son sentiment, si Jupiter n'avoit pas jugé à propos de vous réunir, en vous corrigeant, pour former le cœur du Prince. Avec votre Confrère, l'ame est trop tendre, il est vrai ; mais avec vous elle est trop libertine. Il fait souvent des cœurs ridicules : vous n'en faites que de méprisables. Il égare l'esprit ; mais vous ruinez les mœurs. Il n'a que des défauts ; vous n'avez que des vices. Unissez-vous tous deux. Rendez-le plus vif & plus passionné ; & qu'il vous rende plus tendre & plus raisonnable, & vous serez sans reproche. Au reste, ce n'est pas un conseil que je vous donne ; c'est un ordre de Jupiter que je vous annonce.

CUPIDON *embrassant l'Amour.*

Allons, mon Camarade, je le veux bien. Embrassons-nous. Je vous apprendrai à n'être plus si fort ; & vous m'apprendrez à être plus sage.

FIN.



# FRANCE DRAMATIQUE. — PIÈCES EN VENTE.

La Seconde Année. L'École des Vieilles. L'Or et le Verbe. Le Camarade de lit. Le Mari et l'Amant. Les Malheurs d'un Amant. Henri III et sa cour. Un Bond pour Richelieu. Célestine ou la Croix d'or. Célestine et Christine. Le Mariage de raison. L'Homme au masque de fer. La Jeune Femme colère. L'Inconscience.	Elisabeth Folle. L'Abbé de l'Épée. Les Vifs. Les Infirmités de M. Jorjal. M. Jorjal. Victorine. Catherine ou la Croix d'or. La Belle-Mère et le Grand. Bour et Malheur. Il y a Serio ans. L'Héritière de Montpelier. C'est encore du Bonheur. La Mère au bal, et la Fille à la maison.	Les Frères A l'Épave. Le Mariage de Carthage. La Belle Fendèche. Les Deux Jalousies. L'Autre de Montfermeil. Les Heures d'Enfance. Farruch et Marie. Monsieur Sans-Gêne. Monsieur Chaperard. Le Camarade. Préville et l'Académie. Le Bonheur bourgeois. La Fille de Doumouze. Philosophie sans le savoir. Bouillonnol. Pour vivre gaiement. Jeunesse de Richelieu. Le Fers de la Débauche. L'Avocat et le Normand.	Les Morts vivants. Une Saint-Barthé. La Fille d'un Voleur. Les Sermons. Le Philanthrope. Jaspier, comédien. Le Vire Picaud. Nelson, Nelson, Maitresses. Phœbes. Les Camarades du minuit. Vingt-six ans. La Camille. L'Éclair. L'Intérieur des Contées. révolutionnaires. Le Luthier de la Fougère. Bosches et Galimatier. La Femme Jalousie. Le Pénitencier. Le Pénitencier. Le Mariage. Les Trefles. Naufrage de la Méduse. L'Eau merveilleuse. Généralité la Bépote. Industrie et Intérieur. Le Pied de moulin. La Grande Dame. Vagabond. Le Sacro-saint. La Paule de Vanille. Tribun des Cent Vierge. Festive de Montpelier. Une Vierge, mystère. Malheure de Rivière. Un Ménage parisien. Les Brodeuses de Lille. Valentin. La Belle Bourgeoise. Maurice.	Idem, ou la Fille du La. Honneur. La Cane de Miel. La Correctionnelle. La République, l'Empire. et les Cent jours. Les deux Poticaux. Quaker et la Dameuse. Les Enfants d'Édouard. Vélus. La Marianne. La Manivelle. La Ville du Ciel. Assemblée de Citoyens. Les Soldats libérateurs. Les Cabarets particuliers. Les Deux Systèmes. La Reine d'un jour. Nozine ou Deux Nuits. L'Humoriste. L'Amour. Hochet d'une Conquête. La Fausse Cid. Le Secret de Soudier. La Fier du Tonnerre. La Nozine. Le Joueur. Les Deux Degrés du Crime. Les Deux Sergents. Le Diplomate. L'œil de verre. L'entraîneur. L'Inde et l'Amour. Une Jeune Vierge. La Manivelle du Crime. Judith. Malame Duc-baileat. Le Verron d'or. Maurice.	Nicolas Nickleby. L'âne pour l'autre. Les Philanthropes. L'Oncle Bagdad. L'Avocat de sa cause. Les Jumeaux légalisés. L'Idiot gaulois. Le Voyage à l'Antioche. Le Jeu de l'amour et du hasard. Le Pêcheur éternel. Le Turc. Mon cousin de Nozine. Une Jeunesse orageuse. Edouard et Clémentine. Un Voleur. L'Ingénieur de Paris. La Joutie d'un joli Femme. L'Amour de la marquisse. Le Petit Chaperon. Le Rouge. Le Dernier Marguill. Les deux Voleurs. Les Nozine. La Branche de chène. Maurice. C'est moi. L'Héritage du mal. Le docteur Robur. Le Portrait vivant. Pierre le Noir. Le Bourgeois gentil. Reineur. Gaston il Marianne. Une Chaine. Les Diamants de la Couronne.
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



